

portés avec le passé, avec le présent, avec le futur, sans lacune ni hésitation, et n'a nul besoin de recourir au procédé de la démonstration pour chercher la vérité des choses.

3. D'après le rapport de l'objet à la vie, la vérité est *théorique* ou *pratique*, selon qu'elle s'adresse plus particulièrement à la vie scientifique de l'homme, ou à sa vie morale et sociale. Il est bien entendu que si la théorie et la pratique sont distinctes, elles ne sont nullement séparées. Les fonctions de la pensée, du cœur et de la volonté se supposent et se pénètrent mutuellement. Tout développement intellectuel réagit sur le développement des affections et de l'activité volontaire. Il se peut qu'une découverte scientifique ne trouve pas une application immédiate dans la société ou que les premiers essais d'application échouent; mais nous avons vu assez de révolutions économiques et sociales depuis un demi-siècle, pour savoir que la distance n'est pas grande entre l'utopie et la réalité. Les vérités sans emploi aujourd'hui seront utilisées demain; si elles ne servent pas au progrès matériel, elles serviront au progrès moral. En définitive tout se tient dans la vie de l'homme, et chaque vérité acquise, par cela seul qu'elle contribue à la culture de la pensée, est un accroissement de forces et de richesses pour l'humanité.

Les mathématiques ont transformé l'astronomie, l'astronomie a concouru avec la philosophie à la rénovation des croyances, et les cultes mêmes ont leur influence sur les conditions du travail. La physique chasse les préjugés; la botanique et la zoologie entrent de plus en plus dans les usages de la vie; la mécanique et la chimie opèrent des modifications incessantes dans l'industrie, dans le commerce et dans l'agriculture. Il serait difficile de citer une science qui reste étrangère au mouvement de la civilisation moderne. Les études classiques, un peu délaissées pour les études professionnelles, forment le goût, exercent le jugement et font l'éducation de l'esprit. L'histoire donne de l'expérience. Les sciences morales et politiques, décriées par un grand nombre de savants, parce qu'elles n'enseignent pas ce qui est, mais ce qui doit être, sont peut-être l'emblème le plus

frappant de l'étroite alliance qui existe entre la théorie et la pratique. L'idéal est le flambeau de la vie des êtres raisonnables. Impossible de juger en connaissance de cause de la valeur des institutions actuelles ou de l'efficacité d'une réforme, si l'on ne sait pas quel est le but absolu de la société. Le génie le plus spéculatif de l'antiquité est celui qui a laissé la trace la plus profonde dans la vie de l'humanité. Il ne faut donc pas insister outre mesure sur l'antique division des sciences d'après la théorie et la pratique. Faite au point de vue des intérêts vulgaires, cette division s'efface et doit s'effacer de plus en plus.

4. D'après la source de la connaissance, la vérité est philosophique ou historique, *rationnelle* ou *expérimentale*. La première s'appelle encore vérité métaphysique ou vérité de principe; la seconde, vérité de fait ou d'observation. Cette distinction a son importance et existe même pour Dieu. Il y a des choses éternelles et des choses temporelles; les unes sont immuables et subsistent pour tous les temps, les autres apparaissent et s'écoulent comme actes de la vie; pour celles-ci nous avons le sens intime et les sens externes, pour celles-là la raison. Dieu connaît les unes et les autres comme telles, comme essences éternelles ou comme phénomènes passagers, et les connaît intuitivement par la conscience qu'il a de lui-même comme Être éternel et comme vie infinie. Les faits ne sont pas séparés des principes, ils en sont le développement et l'application; les principes n'existent pas à part des faits, ils en sont la loi. Les principes sont l'expression de ce qui est invariable et nécessaire dans la série des phénomènes. Mais par cela même les principes ont une plus haute valeur que les faits et s'étendent à tout le cercle de la vie, sans en excepter la vie future. Les faits n'ont qu'un temps, mais dès qu'ils sont connus ils peuvent se conserver indéfiniment et invariablement dans la mémoire.

Mais la vérité est-elle possible pour l'homme? Nous avons démontré la « légitimité de nos connaissances » par la certitude de l'existence de Dieu, principe de toute connaissance et de toute réalité. Si Dieu existe, il existe de l'ordre ou de

l'harmonie dans le monde, tout est constitué en accord avec tout, et en conséquence la pensée peut aussi s'unir à l'essence des choses. De là la possibilité de la vérité, et cette possibilité vaut pour l'homme comme pour Dieu. En effet, Dieu est cause et raison de tout ce qui est déterminé; en d'autres termes, tout est déterminé dans le monde conformément à l'essence divine. Tous les êtres fondés en Dieu sont donc à certains degrés, chacun selon son essence propre, semblables à Dieu. Les propriétés divines ou les catégories de l'essence, de la forme et de l'existence, que nous appliquons à tous les objets de la pensée, ont donc une valeur objective et universelle, et les applications transcendantes que nous en faisons sont dès lors légitimes. De plus, l'homme, être d'harmonie de la création par sa double constitution spirituelle et physique, est pleinement semblable à Dieu et peut rendre témoignage de cette similitude dans sa conscience et dans sa raison. Les êtres raisonnables ressemblent donc aussi à Dieu sous le rapport de la pensée et de la connaissance : ils sont organisés pour la vérité, ils peuvent et doivent l'atteindre. Seulement, à cause de la limitation de leur nature, ils sont exposés à l'erreur et au doute. Mais l'erreur n'est pas nécessaire : il s'agit pour l'éviter de procéder avec méthode (1).

A cette preuve directe, fournie par la métaphysique, on peut ajouter une démonstration indirecte qui repose uniquement sur le principe logique de la contradiction. En effet, de deux choses l'une : « aucune vérité n'est possible » ou « quelque vérité est possible pour l'homme. » Ces deux propositions, l'une universelle et négative, l'autre affirmative et particulière, sont contradictoires : l'une des deux est donc nécessairement vraie et l'autre fausse. Pour démontrer la proposition affirmative, il suffit en conséquence de prouver que la négative est fausse ou conduit à l'absurde. Or la proposition négative est vraie ou fausse : si elle est fausse, l'affirmative est vraie, « quelque vérité est possible; » si elle est vraie, il existe au moins une vérité, et l'on pourra

(1) *La théorie de la connaissance*, livre IV.

dire encore que « quelque vérité est possible. » La proposition négative, s'il faut l'admettre, se détruit donc elle-même, parce qu'elle implique contradiction. Donc, en tous cas, c'est l'affirmative qui est vraie.

Il en serait de même de toute autre proposition qui contesterait l'existence de la vérité en général. Car cette proposition ne pourrait être vraie que sous la condition d'être fausse en même temps dans son énoncé, et de relever par conséquent la proposition contradictoire. La démonstration est donc indépendante de la forme du jugement et n'exige, pour être acceptée par tous, que l'adhésion à une loi de la pensée qu'il est impossible de répudier. Si un sceptique disait : « Il n'y a point de principe de contradiction, » on lui répondrait : « donc il y en a un; » car en l'absence de ce principe, l'affirmation et la négation sont l'une et l'autre légitimes. Et s'il y consentait et qu'il ajoutât : « Tout est faux, » on répliquerait : « donc il est également faux que tout soit faux, donc quelque chose est vrai. »

La vérité est donc possible pour l'homme, et en conséquence la doctrine qui rejette toute vérité est absurde. Mais cette proposition s'applique-t-elle à tous les ordres de vérités, aux vérités rationnelles aussi bien qu'aux vérités expérimentales? Il y a des auteurs qui n'admettent la possibilité de la vérité que dans la sphère de l'expérience, qui prétendent, en d'autres termes, que la métaphysique n'existe pas à titre de science. Tels sont les positivistes et les partisans de l'idéalisme subjectif.

D'après Kant, l'homme peut bien connaître en vérité les *phénomènes* ou les choses telles qu'elles nous apparaissent dans l'observation, mais non les *noumènes* ou les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes dans leur essence. Les arguments de ce philosophe sont connus. Ils se résument en quelques points : impossible de vérifier si les manifestations d'un être correspondent à son essence; impossible de rien connaître sans une intuition, et nous n'avons, du moins dans notre condition présente, que des intuitions sensibles; impossible de faire abstraction, dans la connaissance, des formes inhérentes à l'esprit humain, d'où il suit que nos

connaissances sont purement relatives ou dépendantes de notre organisation spirituelle.

Si ces motifs étaient fondés, ils infirmeraient toutes nos connaissances sans exception, car ils s'appliquent aussi bien aux objets de l'expérience qu'à ceux de la raison. Aucune vérité ne serait donc possible, ce qui est contradictoire. Il est très vrai qu'il faut distinguer entre l'essence et les manifestations des choses, mais il ne faut pas les séparer. Sans aucun doute, nous ne connaissons pas l'essence, si l'on entend par là quelque chose d'incompréhensible qui se dérobe derrière les propriétés; mais pourquoi changer la valeur des termes? L'essence se montre dans les propriétés, et les propriétés dans les phénomènes. Dès lors, toute contestation doit cesser. Si en ce sens nous ne connaissions pas légitimement Dieu, le monde et le moi, nous ne connaîtrions pas non plus les faits, car les faits ont aussi leur essence, et c'est dans la connaissance de cette essence que consiste la vraie connaissance des faits.

Il est vrai encore que la connaissance exige une intuition; mais nous avons vu maintes fois en réfutant le sensualisme que l'homme possède deux facultés intuitives, la sensibilité et la raison. Kant ne tient aucun compte de la seconde. Si cette exclusion devait être maintenue, il en résulterait que nous n'aurions aucune connaissance, ni scientifique ni vulgaire, ni positive ni négative, des objets qui dépassent la portée des sens et de l'imagination. Les termes « Dieu, humanité, nature, espace, temps, cause, loi, essence, » n'existeraient dans aucune langue; car comment nommer les choses si la pensée ne peut les saisir? Si au contraire nous avons des intuitions intellectuelles, comment les connaissances expérimentales seraient-elles supérieures en évidence aux connaissances rationnelles; pourquoi les premières seraient-elles seules positives et scientifiques?

Il est vrai enfin que la connaissance suppose une forme et une matière: mais la matière nous est donnée par la raison aussi bien que par les sens, et les formes, comme l'espace, le temps, les catégories, ne sont pas des propriétés purement subjectives. Si l'espace et le temps n'étaient qu'en nous, tous

les êtres qui se développent dans le temps et dans l'espace seraient également en nous, et le moi serait tout pour lui-même, néant pour les autres. Pierre ne serait qu'un phénomène interne pour Paul, et Paul pour Pierre. La conséquence sort rigoureusement du subjectivisme, et Fichte ne la démentirait pas. Les catégories conduisent à la même conclusion. Si elles n'étaient que les formes de notre faculté de juger, non seulement elles seraient sans valeur dans leurs rapports avec les objets supra-sensibles, comme le soutient Kant, mais elles ne pourraient pas même s'appliquer légitimement aux faits de l'expérience. Nous jugeons les phénomènes aussi bien que les noumènes, et aucun jugement n'est possible sans les principes de la quantité, de la qualité, de la relation et de la modalité. Si le critique avait raison dans ses objections contre la métaphysique, il faudrait donc nier toute vérité. Sans doute la connaissance comme telle est subjective et relative, mais dès qu'elle atteint son but elle acquiert une valeur objective et universelle. Il est possible qu'une autre organisation nous donnerait de nouvelles connaissances au sujet des faits de la nature, mais ces connaissances en tant que légitimes ne seraient pas en contradiction avec nos perceptions actuelles. Car la vérité ne peut se détruire elle-même.

CHAPITRE II

LA CERTITUDE

La vérité n'a de prix pour nous que par la certitude. A quoi nous servirait de posséder la vérité, si nous n'en avons pas conscience? Une simple dénégation la ferait disparaître. C'est par la certitude que la vérité se fixe en nous, prend racine dans l'intelligence, devient une force pour la vie et se transforme en conviction. Je suppose un homme qui